

— Ah ! ben je penserais ! Avec cela que je ne pus avoir ma soupe qu'au moment de notre départ de la " Place St. Pierre," qu'elle était chaude comme du plomb fondu, qu'il me manquait une cuillère, et puis pas de viande *dévoration* ! dans la chaudière.

Le Zouave Jos..... — Savez-vous qu'il est question de nous envoyer en Australie, où les habitants ne mangent que de la terre-glaise ? Le pauvre L..... leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir. Le Lieutenant M. le regardant :

— Tonnerre tu n'es pas soldat, toi.

Le Zouave L..... — Pardon, mon Lieutenant, j'étais capitaine de milice dans ma paroisse natale. Mais puis-je n'y a plus rien à faire par ici, j'aimerais mieux retourner chez mon père, que d'aller manger de la terre-glaise en *Nostalie*.

— Eh ! bien, courage, mon vieux, tu reverras ta compagnie et ton père. Un officier de l'escorte vient de m'informer à l'oreille qu'un navire, équipé par le gouvernement de Florence, nous attend à Livourne, pour de là nous conduire en Amérique.

Cette nouvelle produisit sur nous l'effet d'un courant électrique ; nous l'accueillîmes avec une joie de collégien.

(A suivre.)

## DON CARLOS.

Nos lecteurs verront par les deux beaux documents qui suivent, quels sont les motifs qui ont engagé Don Carlos à suspendre son héroïque défense, et y trouveront aussi de quoi espérer dans l'avenir de la cause du chevaleresque roi d'Espagne. Nous disions dans notre dernier numéro ; " tout est perdu fors l'honneur : " — Don Carlos exprime l'espoir qu'il n'y a pas que l'honneur qui soit sauvé, ne soyons pas moins confiants que lui.

Espagnols !

Désireux d'arrêter aujourd'hui l'effusion du sang, j'ai renoncé à continuer une lutte glorieuse il est vrai, mais pour le moment stérile. Si je suis contraint à céder à la force des circonstances, ni mon cœur ne faiblit, ni ma foi n'est ébranlée, et je garde intacts mes droits, qui sont les droits de la légitimité en Espagne.

Devant la grande supériorité du nombre, et plus encore devant les souffrances de mes fidèles volontaires, contre qui tout s'était conjuré, c'est une nécessité pour moi de remettre au fourreau mon épée.

Suivant les traditions de ma famille, je connaîtrai le chemin de l'exil, mais jamais je ne pourrai me prêter à des *convenios* déshonorants et déloyaux, contraires à la dignité de qui a, comme moi, conscience de ce qu'il signifie et de ce qu'il représente.

Vous connaissez tous les principes sacrés que symbolise mon drapeau sans tache.—Pendant que je les soutenais d'une main ferme à la tête de mes bataillons, j'ai vu tomber à terre la monarchie étrangère et la République, violemment implantées dans la nation espagnole,

et, bien que le succès n'ait pas couronné mes efforts, ce n'est pas une raison pour que le pouvoir de nos ennemis s'enracine, parce que les œuvres de la Révolution sont destinées à périr par l'œuvre même de la Révolution.

Mon drapeau reste plié jusqu'à ce que Dieu fixe, pour l'Espagne catholique et monarchique, l'heure suprême de la rédemption, qui ne peut manquer d'être marquée dans les desseins de la Providence, après tant de sacrifices accomplis.

Aujourd'hui comme toujours, j'ai foi dans l'œuvre de salut à laquelle cette Providence me destine ; aujourd'hui comme toujours, je suis prêt à m'immoler pour ma patrie, que j'aime d'un si fort amour et à laquelle je dois tant.

Votre roi,  
CARLOS.

Pau, 1er mars 1876.

*A mon armée.*

En foulant de nouveau le sol étranger, et le cœur encore ému par vos déchirants adieux, je crois que mon premier devoir est d'adresser une parole amie à ceux qui furent mes compagnons d'armes.

Témoin de votre courage héroïque dans les jours de triomphe et de votre abnégation, plus héroïque s'il est possible, à l'heure de l'adversité, jamais le cher souvenir de ceux qui me furent fidèles jusqu'au dernier moment ne pourra s'effacer de mon âme.

Tous les exploits que je rêvais, alors que dans ma première jeunesse et sur la terre d'exil, je pensais à ce que je pourrais faire avec votre aide, vous les avez accomplis, Montejurra, Somorrostro, Abarzuza, Unieta, Lacar et tant d'autres noms déjà illustres, sont autant de pas faits par vous dans le chemin de la gloire et glorieusement suivis par vos frères des autres provinces. Dépouvé de tout, votre constance suppléait à tout, et jamais, en face de vos adversaires, vous n'avez compté leur nombre, ni mesuré la disproportion de vos ressources, pour arriver à la victoire.

Si une foi si vaillante et une si noble résignation sont devenues infructueuses, ne vous découragez pas.

Forts comme moi en face du malheur, et confiants dans le Dieu des armées, montrez-vous dignes du renom que vous avez acquis et espérez toujours dans les destinées d'une patrie qui, parmi ses plus humbles enfants, compte des hommes comme vous. Descendants des anciens Espagnols qui, à l'ombre de l'autel et du trône, occupent une si haute place dans l'histoire, ce sera toujours pour moi une gloire que le malheur n'amoindrira jamais d'avoir été à votre tête, de même que ma plus grande douleur est aujourd'hui de me séparer de vous.

Votre roi et général.

CARLOS.

Pau, 1er mars 1876.